



HAL
open science

Les pratiques de communication professionnelle dans les institutions scientifiques : processus d'autonomisation

Igor Babou, Joëlle Le Marec

► To cite this version:

Igor Babou, Joëlle Le Marec. Les pratiques de communication professionnelle dans les institutions scientifiques : processus d'autonomisation. *Revue d'Anthropologie des Connaissances*, 2008, 2 (1), pp.115-142. hal-01593797

HAL Id: hal-01593797

<https://u-paris.hal.science/hal-01593797>

Submitted on 26 Sep 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=RAC&ID_NUMPUBLIE=RAC_003&ID_ARTICLE=RAC_003_0115

Les pratiques de communication professionnelle dans les institutions scientifiques. Processus d'autonomisation

par Igor BABOU et Joëlle LE MAREC

| Société d'anthropologie des connaissances | Revue d'anthropologie des connaissances

2008/1 - n° 3

ISSN en cours | pages 115 à 142

Pour citer cet article :

— Babou I. et Le Marec J., Les pratiques de communication professionnelle dans les institutions scientifiques. Processus d'autonomisation, Revue d'anthropologie des connaissances 2008/1, n° 3, p. 115-142.

Distribution électronique Cairn pour Société d'anthropologie des connaissances .

© Société d'anthropologie des connaissances . Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

LES PRATIQUES DE COMMUNICATION PROFESSIONNELLE DANS LES INSTITUTIONS SCIENTIFIQUES

Processus d'autonomisation

IGOR BABOU ET JOËLLE LE MAREC

RESUMÉ

Cet article interroge l'homogénéité et les limites respectives des sciences et de la communication, sur la base d'observations empiriques et de la proposition d'un cadre théorique sociosémiotique. Il s'appuie sur une enquête réalisée dans les banques d'images des principales institutions scientifiques françaises. L'idée initiale de cette recherche était d'observer et de décrire un espace intermédiaire entre la production scientifique et la diffusion vers les médias et les institutions patrimoniales ou éducatives : nous pensions alors suivre un processus de circulation et de transformation des images à propos de science. Si ces faits existent, ils sont cependant loin de recouvrir l'essentiel de ce qui apparaît. L'analyse des dispositifs, des pratiques et discours d'acteurs impliqués dans la diffusion des images de science montre qu'une description des phénomènes en jeu en termes de « circulation » et de « diffusion » est peu pertinente. En revanche, on constate la mise en place d'un ensemble de productions (éditoriales, médiatiques, institutionnelles) au sein desquelles plusieurs systèmes de normes se confrontent et s'articulent à des processus de légitimation des pratiques professionnelles. On assiste à une autonomisation, au sein des institutions scientifiques, des pratiques de communication qui y créent (ou y importent) des rationalités spécifiques : les frontières traditionnelles entre sciences, communication et société doivent alors être repensées.

MOTS CLÉS : image scientifique, photothèque, communication, organisme de recherche, pratique professionnelle, institution.

INTRODUCTION

Observer le fonctionnement des organismes de recherche, c'est nécessairement porter un regard sur les conditions de production des savoirs scientifiques et plus généralement sur les multiples rapports au savoir mobilisés dans une organisation professionnelle, précisément dédiée à la production des savoirs. Cependant, l'objectif de cette recherche ne vise pas nécessairement à expliciter le lien entre ce qui pourrait être considéré comme un « contexte de production » du savoir, et ce savoir appréhendé sous forme de connaissances publiées. Ce lien peut sans doute être postulé, éventuellement décrit et analysé, et les travaux en sociologie et histoire des sciences sur l'instrumentation scientifique ou l'histoire institutionnelle et économique de la science, par exemple, vont évidemment dans cette direction. Mais tel n'est pas l'objet que nous cherchons à construire ici, car nous discutons cette idée d'un « contexte » séparé des savoirs eux-mêmes. Les sciences sociales, à la suite de Pierre Bourdieu et Bruno Latour, restent souvent habitées par l'imaginaire de l'organisme de recherche comme ensemble de laboratoires peuplés de chercheurs ¹. Cette vision minore l'hétérogénéité des acteurs et dispositifs qui organisent les conditions de production des savoirs, et qui mobilisent des savoirs sociaux et procéduraux. Ces derniers, même s'ils ne sont pas scientifiques, sont cependant sollicités par l'institution scientifique. Par ailleurs on oublie trop fréquemment le poids des acteurs qui interviennent dans l'organisation, le financement et la communication de la recherche ². Enfin, notamment depuis les travaux de Moscovici, il devient difficilement soutenable de parler de savoirs indépendamment de leurs formes d'inscription matérielle dans des processus de communication. Il suffit d'évoquer les travaux sur l'écriture et la publication scientifique pour rappeler que le caractère hétérogène et construit des savoirs scientifiques est perceptible y compris dans les formes les plus normées de sa production ³.

Autrement dit, s'intéresser à des services internes aux organismes de recherche et parfois externes au laboratoire, tels que les banques d'images,

1. La production de recherche sur les laboratoires, sur le fonctionnement des communautés scientifiques, sur le travail des chercheurs, intègre très peu la présence et l'activité des personnels techniques, administratifs, et de la foule des professionnels sans lesquels les conditions de production du savoir scientifique ne seraient pas ce qu'elles sont actuellement. Dominique Vinck écrit ainsi à propos des acteurs structurant la recherche : « La recherche est régie par une diversité d'instances souvent insoupçonnées et négligées dans les analyses. Elles définissent des priorités et des objectifs, allouent des moyens financiers et humains, définissent les règles de fonctionnement et organisent l'action » (Vinck, 2007, p. 102).

2. On peut par exemple citer le poids des agences. Voir Granjou et Barbier (2004).

3. Voir par exemple Jeanneret (1998), Lefebvre (2006), Latour et Fabbri (1977).

c'est s'intéresser non seulement à certaines conditions de production d'un savoir scientifique qui s'inscrit et se communique, mais aussi à la mobilisation de savoirs de spécialité dans l'espace scientifique (routines professionnelles, modes d'organisation, principes « théoriques » revendiqués par les acteurs). L'arrière-plan général de notre réflexion est qu'il n'y a de savoir que matérialisé et communiqué, et que rien ne justifie dans la définition du périmètre que l'on se donne pour travailler sur la recherche, que l'attention porte essentiellement sur les communautés de chercheurs délivrées de leur ancrage dans une organisation professionnelle.

Lorsque l'on utilise l'expression « science et société », souvent à des fins de simplification des exposés, on présuppose des limites définies pour la science : espace institutionnel, espace de pratiques et d'instrumentations, espaces de normes ou champ de confrontations et d'accumulation de capital symbolique, langages de spécialité et énonciation spécifique, etc. On est souvent bien plus ennuyé lorsqu'il s'agit de définir ce que serait « la société ». On peut postuler qu'il s'agirait soit de ce qui concerne les intérêts sociaux liés à la pratique scientifique (intérêts partagés ou mis en œuvre au sein même des institutions scientifiques), soit d'un pôle d'extériorité plus radical : schématiquement, « la société » serait tout ce qui n'est pas « la science », mais sur quoi la science aurait un impact, ou à l'inverse, qui aurait des répercussions sur le travail ou la pensée scientifique sans pour autant relever de l'exercice de la rationalité. Bien entendu, ces simplifications qui se retrouvent dans nombre d'intitulés de colloques, de séminaires, ou de titres d'ouvrages, n'impliquent pas des conceptions simplistes chez les observateurs du champ « Science et société » : elles désignent simplement de véritables difficultés. L'artifice rhétorique qui consiste à transformer le « et » en « en » (« sciences en société » au lieu de « sciences et société » ⁴) révèle alors la persistance de cette difficulté. Lorsque l'on intègre la communication, on obtient un tripôle « sciences, communication et société » qui, pour séduisant qu'il paraisse, ne résout pas pour autant la question d'une définition cohérente et homogène des limites de « la science », et encore moins de « la société ». L'expression « arène » de la communication et la focalisation sur le débat public ⁵ par la recherche en sciences sociales néglige le fait que la communication se déploie dans des dispositifs dotés de caractéristiques spécifiques qui interdisent de penser la « communication » à partir d'un modèle de l'interaction, qu'elle soit inte-

4. Le 7^e PCRD a introduit cette distinction entre sciences et société et sciences en société.

5. Ce terme est d'usage courant dans de nombreux travaux sur le débat public, ou les formes de l'engagement, aussi bien sous la plume de sociologues que d'historiens ou de politologues. Il est en revanche absent du lexique courant des sciences de la communication. Cette différence indique qu'au-delà du lexique et des métaphores, il existe des positionnements théoriques distincts.

rindividuelle ou plus largement collective ⁶. Symétriquement, la sémiotique, lorsqu'elle propose une pensée de la communication comme espace d'échange de signes entre les scientifiques et le public, souvent par l'intermédiaire des médias, occulte de nombreuses dimensions des pratiques de communication.

La recherche dont il est question ici propose l'exploration de l'hétérogénéité et des limites respectives des sciences et de la communication, sur la base d'observations empiriques et de la proposition d'un cadre théorique. Elle s'appuie sur une observation des banques d'images des principales institutions scientifiques françaises.

L'enquête s'est déroulée dans les banques d'images d'institutions scientifiques publiques et privées (CNRS, Inserm, IRD, Institut Français du Pétrole, Institut Bio-Mérieux, CEA, faculté de médecine de l'Université Lyon 1) ⁷. Ces services sont autant des lieux de stockage et de mise en circulation des images scientifiques, que des lieux de production médiatique. D'une certaine manière, l'« image scientifique » au singulier, dans sa forme attendue et canonique, celle de l'image issue du laboratoire, et qui se déplacerait vers un public par l'intermédiaire d'une banque d'images, n'existe pratiquement pas. Fait caractéristique, tous nos enquêtés nous ont donné ou montré spontanément des documents complexes : non de simples tirages photographiques, mais des ouvrages, des plaquettes de communication, des films, des CD-rom, des modes d'emploi du dispositif, des organigrammes. L'image qui nous a été présentée, s'il y en a une, est un ensemble de productions médiatiques et organisationnelles. D'emblée, l'idée d'une « circulation » des images depuis le monde scientifique vers un public à travers un dispositif de transmission vole en éclats. Pour autant, la mission de transmission des images de recherche existe et s'exprime dans les discours des acteurs. C'est l'inscription de cette tension au sein d'un ensemble de médiations que nous tentons de décrire.

6. Même dans le cas des discussions en réseaux, où les acteurs revendiquent un retour à l'interaction contre les logiques de flux médiatique, il a été montré que le dispositif lui-même cadre fortement des modalités d'interaction qui ne ressemblent pas au modèle du débat en face à face ou en collectif. Voir Hert (1998).

7. Nous avons mené 15 entretiens d'une heure à une heure et demie, dans les locaux professionnels, avec des documentalistes, des responsables de photothèques, des responsables de service dont dépendent les photothèques, un chercheur très impliqué dans la production d'images et qui gère sa propre banque d'images, un responsable de service audio-visuel d'un musée de science usager et producteur d'images à propos de sciences. Nous avons en outre mené un entretien de groupe avec l'ensemble de l'équipe de la photothèque du CNRS. Pour des raisons de confidentialité, tous les noms d'institutions ou de personnes seront systématiquement transformés dans la suite du texte.

Ce qui apparaît, et que nous allons exposer ici, c'est que le projet, la fonction, de mise en circulation et de diffusion des images implique des agencements et des pratiques qui réduisent la pertinence d'une description des phénomènes en jeu en termes de circulation et de diffusion.

TERRAIN ET COMMUNICATION

Nous avons développé dans cette enquête un type de rapport au terrain déjà exposé dans des articles précédents (Le Marec, 2002).

La difficulté à distinguer clairement entre l'objet de recherche, les méthodes mises en œuvre, et le sens commun contre lequel se construit le savoir académique est un problème constant, qui est accentué dans le cas des recherches sur les communications sociales.

La continuité entre procédures normées et sens commun hante l'ensemble du processus de construction de connaissances en sciences sociales, en particulier deux catégories d'activités sensibles : le terrain et l'interprétation.

Nous ne reviendrons pas ici sur les solutions techniques ou cognitives mises en œuvre pour contrôler cette continuité entre procédures normées et sens commun. Signalons simplement qu'elles sont toutes caractérisées par une volonté plus ou moins explicite de neutraliser les communications sociales dans lesquelles le chercheur est impliqué sur le terrain, considérées comme des biais. Cette volonté de traiter et neutraliser les effets des communications sociales ordinaires amène à mobiliser des modèles implicites du fonctionnement de la communication, rarement discutés.

Par exemple, les chercheurs mobilisent un modèle de la communication qui permet de séparer imaginativement « le bon grain de l'ivraie » : y sont dissociées, au moins sur le plan symbolique, deux composantes de la situation de communication, la composante relationnelle et la composante informationnelle. Il existe en effet un sens commun des communications sociales comme étant composées de ces deux éléments – un contenu informatif que l'on peut isoler, et une relation qui rend possible l'accès à ce contenu informant. Dans le cas de l'enquête, ce modèle fonctionnaliste trouve une sorte d'application idéale : le contenu est ce que le chercheur décide de considérer comme tel, ce qu'il a entière liberté de considérer comme tel au nom de sa pratique. Il peut y inclure des propositions énoncées par l'informateur, mais aussi des mots, des modalités d'énonciation, des gestes, bref, tout ce qu'il va convertir en données. C'est la composante informationnelle qui permet de se représenter la situation d'enquête comme un recueil de don-

nées, la composante relationnelle restant dans ce modèle difficile à contrôler et à instrumentaliser.

Or il est possible de traiter les communications sociales dans la recherche non pas comme une fatalité qui entache les matériaux recueillis mais comme les situations de base par lesquelles se construisent et s'échangent n'importe quelles représentations. Ce sont ces situations qu'il faut analyser et réfléchir, en amont et en aval des enquêtes et des recherches, pour élargir le champ des opérations explicites et discutables.

Ce qui est recueilli sur le terrain ne constitue pas un ensemble de « matériaux » qu'on pourrait considérer comme homogènes afin de les soumettre à des techniques d'analyse (corpus d'images analysés avec des grilles formelles, corpus d'entretiens). Il s'agit plutôt de situations de communications, dans lesquelles interviennent les prises de contact préalables, les dimensions statutaires et organisationnelles qui cadrent l'enquête, la parole des acteurs, les objets désignés ou donnés à cette occasion.

Les outils théoriques des sciences de la communication permettent d'informer les situations d'enquêtes et de collecte, mais aussi d'organisation, dans la mesure où il s'agit toujours des situations de communication. Ils permettent de les saisir dans leur complexité sans que celle-ci fasse nécessairement problème.

Nous avons ainsi recueilli des unités complexes, des composites, condensations à la fois matérielles et discursives, dynamiques, et dans lesquelles d'une part sont maintenues les relations entre différents registres sémiotiques mobilisés dans tout processus de communication sociale, et d'autre part sont mis à parts égales les phénomènes qui ont déjà trouvé une inscription, et ceux qui adviennent dans l'interaction et l'observation. Plus largement, sont considérés comme devant être traités ensemble les phénomènes qui donnent lieu à une inscription, et ceux qui ne s'inscrivent pas (Babou et Le Marec, 2003).

La difficulté est alors de traiter ces composites, hétérogènes mais cohérents, pour construire des connaissances qui tirent leur pertinence d'une autre raison que celles des acteurs qui les ont fournies. L'ethnométhodologie a constitué une des tentatives de construction d'un savoir académique à partir de savoirs sociaux complexes, tentative dans laquelle cette construction est déléguée presque entièrement aux acteurs qui informent eux-mêmes leurs pratiques et leurs discours. Sans rentrer dans le détail de la critique qu'on peut faire à ce courant qui a nourri un discours sur la pratique de recherche plus qu'il n'a modifié ces pratiques elles-mêmes, nous avons choisi un tout autre parti pris. Pour arracher ces composites au flux des phénomènes reliés les uns aux autres par des points de vue empiriques locaux, on met en œuvre des catégories logiques qui permettent de traiter

des éléments indépendamment de leur nature, de l'échelle à laquelle ils se déploient, etc. Nous les avons donc structurés au moyen des trois registres de signification de Peirce⁸, qui sont suffisamment arbitraires et larges à la fois, pour ne pas devenir une mécanique explicative, et qui permettent de progresser peu à peu dans la conceptualisation sans être obligés d'intégrer la totalité des articulations entre les phénomènes perçus.

L'approche par le « milieu professionnel » permet de constituer un espace et un temps qui définit le « terrain » à la fois pour les enquêteurs et les enquêtés. Dans une précédente enquête sur le fonctionnement de la bibliothèque, il y avait ainsi superposition du terrain :

- comme découpe opérée dans l'espace et le temps pour organiser la collecte,
- comme unité pertinente du point de vue des acteurs interrogés, comme lieu d'exercice des tâches à propos desquelles ils sont interrogés
- comme ensemble de situations de recherches dans lesquelles on se trouve au contact d'objets, de dispositifs, d'acteurs.

Non seulement le terrain de la bibliothèque était une unité qui faisait sens de la même manière pour les acteurs et les chercheurs, mais l'unité d'observation choisie, la « tâche », était également à la fois une unité de pratique et de récit signifiante pour les acteurs, et une unité de collecte pertinente pour les chercheurs.

Il n'en est pas de même pour les banques d'images des établissements : nous n'avons pas pu dégager pour chaque site une représentation du terrain comme espace de pratiques et de positions se mettant en relation spontanément les unes avec les autres pour le constituer.

Nous avons initialement prévu d'interroger les personnes citées par les professionnels des banques d'images (scientifiques fournisseurs ou « clients ») en parcourant ainsi le réseau du point de vue de ces professionnels, et en constituant ce réseau en terrain. Les premiers entretiens menés avec une productrice audiovisuelle de la Cité des Sciences, un chercheur passionné par le microcinéma, et un réalisateur audiovisuel, nous ont fait renoncer à l'idée que cette méthode nous permettrait de constituer un terrain dont l'extension et la structure feraient sens pour l'ensemble des professionnels interrogés. Ils nous ont cependant amenés à reconfigurer les lieux, pratiques, objets sur lequel nous voulions travailler. En fin de compte, il n'a plus été question de comparer différentes banques d'images d'établis-

8. Ces registres de signification seront présentés plus loin.

sements scientifiques, mais de comparer des confrontations entre conceptions du rapport à l'image, confrontations que nous retrouvions dans les entretiens.

Nous avons maintenu la volonté de collecter des objets et documents liés aux tâches mais avec un changement notable, qui n'avait pas été prévu au départ. Nous n'avons pas eu à solliciter le don d'objets ou d'images, car ceux-ci nous ont été donnés spontanément, de manière systématique, par les personnes interrogées. De ce fait, nous avons abouti à la collecte d'un corpus d'objets et de documents à propos d'images, corpus issu du don spontané de chacun des acteurs. Les conditions de recueil de ce corpus sont constitutives de la problématique, et relèvent de l'intégration du rapport au terrain dans cette problématique. Elles ouvrent des perspectives particulièrement passionnantes pour l'analyse des processus de production, transformation, circulation des images à propos de sciences. Elles permettent de rompre de manière convaincante avec la représentation des recherches sur l'image comme portant nécessairement sur des formations sémiotiques dont la forme canonique serait le document plan, représentation graphique, tirage photographique, affiche, etc. En effet, les acteurs qui souhaitent nous donner des productions représentatives de leur travail sur l'image et avec les images nous donnent très peu de ce type de documents. Ils nous donnent des livres, des plaquettes, des cédéroms, des modes d'emploi des interfaces des banques de données, des organigrammes. Autrement dit, ils nous présentent une production bien plus hétérogène que ce que la sémiotique de l'image envisage habituellement.

UN CADRAGE PHÉNOMÉNOLOGIQUE

Le cadre théorique que nous mobilisons pour rendre compte des processus de communication a été détaillé dans nos travaux antérieurs (Babou et Le Marec, 2003). Il combine la phénoménologie peircienne et l'approche de terrain que nous venons de présenter. Tout phénomène de signification ou de communication peut se décrire suivant trois catégories : la potentialité (ce que Peirce appelle « priméité »), la relation ou les faits (ce que Peirce appelle « secondéité ») et les règles et normes (ce que Peirce appelle « teircéité »). Ces catégories logiques sont imbriquées les unes dans les autres (la teircéité présuppose la secondéité qui présuppose la priméité). Dans la lecture de Peirce que nous faisons actuellement, ce qui compte c'est moins de classer des signes, situations, pratiques, etc., dans ces catégories, que de décrire comment les processus de communication qui sont en jeu mobilisent ces différentes catégories. On s'intéressera donc à la

façon dont les identités professionnelles sont impliquées dans des relations au sein de champs professionnels, et à la manière dont les normes (internes ou externes à ces champs) s'articulent à des pratiques, à d'autres normes, à des relations, etc. Ce cadre théorique nous permet de régler certains problèmes de construction des objets posés par la sociologie de l'innovation ou des sciences (en particulier la sociologie de type latourienne) qui dénie aux normes toute pertinence explicative. De même, nous sommes attentifs aux effets de champs, aux relations ou aux objets là où la sociologie de Merton construisait ses objets essentiellement en se focalisant sur les normes. Enfin, ce cadre permet de donner place aux événements qui surgissent dans l'enquête (en particulier les dons), en les intégrant à des processus de signification plus larges.

Ce que nous recueillons dans l'enquête, ce sont des entretiens, mais aussi des relevés des situations d'enquête (lieux, contraintes, entrées en matière) et des objets donnés. Nous identifions dans cet ensemble hétérogène les éléments qui renvoient aux processus de signification définis par les catégories phénoménologiques : tout d'abord le passage de la priméité (ce qui est potentiel) à la secondéité (l'action, les relations entre acteurs et groupes, etc.) et enfin à la teircéité (normes et règles). On découvre ainsi qu'un certain nombre d'éléments observés renvoient à la construction identitaire au sein d'un champ de relation (entre structures et acteurs). À l'intérieur de ces champs et des logiques qui le structurent, les acteurs mobilisent ou sont contraints par des normes qui légitiment ou orientent leur action. Nous reviendrons sur ces relations entre identités, relations et normes.

CE QUI ADVIENT : PRODUCTION COMMUNICATIONNELLE ET PRODUCTION D'IDENTITÉ

Les images de sciences sont supposées « remonter » des laboratoires vers les banques d'images qui les stockeraient et les traiteraient afin de les mettre à disposition d'un public. Mais ce que nous observons et ce qu'expriment les professionnels interrogés, c'est que les images ne remontent pas aussi facilement, et qu'elles ne sont pas non plus si sollicitées par le public. Signalons que les entretiens ne font pas apparaître de problèmes de droits d'auteur ou de propriété intellectuelle dans le circuit idéal de circulation des images des laboratoires vers les banques d'images. Les professionnels rencontrés appartiennent le plus souvent à la même institution ⁹ et ne font

pas état de questions juridiques ou de relations entre services. Les auteurs des clichés sont toujours mentionnés s'ils sont identifiés. Les questions de droits d'auteur, très présentes aujourd'hui dans le débat public, n'apparaissent donc pas déterminantes pour notre terrain et n'expliquent pas la difficile remontée des images vers les banques d'images.

Engagement dans l'enquête : don d'images et extension du réseau

Si les enquêtés déplorent la faible « remontée » d'images provenant des chercheurs, ils donnent volontiers des images et des productions médiatiques aux chercheurs en sciences sociales que nous sommes. Tout en étant très prudent, il faut intégrer ces actions à l'ensemble des données traitées. On constate une tension entre une relative clôture séparant les chercheurs et les services de communication, et une ouverture de ces services de communication aux chercheurs en sciences sociales que nous sommes et qui participent, de ce fait, à une circulation des images à propos de sciences. Tout d'abord, ces dons témoignent de la diversité des objets dans lesquels s'incarne l'image de science : brochures, cd-rom, ouvrages, etc. De plus, ils témoignent d'une volonté des donateurs d'exercer une action, d'engager le destinataire. Deux des dons sont des objets fondateurs de photothèques, un autre est un prototype de réalisation innovante mais contestée par la hiérarchie. Or ces dons interviennent à un moment où la légitimité des unités est fragilisée par la réduction des effectifs et la redéfinition de leurs fonctions. Si nous nous incluons dans les situations suscitées par l'enquête, nous disposons d'une série d'actions dans lesquelles des objets nous sont donnés en fonction d'enjeux qui sont précisément ceux que nous cherchons à dégager : les chercheurs en sciences sociales sont, pour ces professionnels, des membres d'un réseau élargi qu'ils ne cessent de construire. Nous sommes témoins de l'importance de la circulation des objets lors d'échanges destinés à construire ces alliances et à développer ces actions.

Cette attention aux situations de communication dans l'enquête et en particulier à la signification du don qui engage l'enquêteur et l'enquêté, est un moyen de repérer la priméité dans le processus de signification. Ce qui relève de la priméité est en effet une potentialité qui n'a pas encore trouvé sa représentation : elle est saisie ici dans l'action elle-même, en tant que pratique mettant en relation deux identités, celle du sociologue et celle de l'acteur social. C'est par une intégration des situations de communication vécues sur le terrain au mode de problématisation que l'on accède à la pos-

9. Nous nous sommes cependant aperçus que des reportages étaient commandés à l'extérieur mais nous n'avons pas rencontré les photographes et agences concernées.

sibilité de représenter après coup, dans l'article, ce qui échappe habituellement à toute représentation. Nous cherchons ainsi une mise en œuvre empirique systématique de la réflexivité, et son articulation avec des cadres théoriques.

Le don, c'est à dire le déplacement intentionnel d'un objet d'un donateur à un destinataire, peut donc constituer le marqueur, au plan empirique et théorique, de l'identité et des formes d'engagement des acteurs sociaux. Ce que le don a à voir avec la priméité, c'est qu'il fait exister un monde de potentialités, une indétermination. Dans la même opération, il relie : il crée un lien social, qui est aussi un signe, ce que Peirce avait noté (Peirce, 1978, p. 100). En tant que processus intentionnel, le don est une pratique qui fait signe. Ces conceptions permettent d'articuler une conception anthropologique maussienne à une conception sémiotique peircienne.

La communication précède la patrimonialisation

C'est rarement la production d'images de recherches qui est directement archivée. Par exemple, les stocks fournis par des chercheurs à la retraite posent problème aux institutions car les fonds ne sont guère issus de collections préconstituées, à l'exception de rares exemples comme les fonds Rouch ou Painlevé qui ont acquis un statut d'œuvre. Tomy, chercheur proche de la retraite s'étant fortement impliqué dans le cinéma scientifique, nous montre ainsi dans son bureau des cartons d'archives filmiques d'un collègue et sa propre base de données informatisée, en évoquant le problème de la prise en charge par l'institution de ces fonds personnels. Hans, directeur d'un département communication d'une autre grosse institution, raille de fait les legs de fin de carrière dont il ne voit guère l'utilité : il attribue la démarche de don à l'ego des chercheurs.

Tout se passe comme si l'institution ne souhaitait pas reconnaître et légitimer les images de recherche comme productions singulières inscrites dans les temporalités de la carrière. C'est une conception anonyme et informationnelle qui est promue : les processus de rationalisation dans lesquels les banques d'images s'inscrivent évacuent l'individu et son histoire et reconstruisent fonctionnellement une production institutionnelle de contenus informationnels. Ces caractéristiques sont sans doute renforcées par les logiques analytiques et combinatoires de l'informatisation qui visent à séparer les « données » des contextes individuels ou intellectuels qui en sont l'origine.

On pourrait penser que la constitution de collections à des fins de création d'un patrimoine scientifique précéderait la communication, qui n'interviendrait qu'ensuite. Or ce sont les préoccupations communicationnelles ou éditoriales qui inspirent ou structurent des dynamiques de collecte. C'est même une production éditoriale qui a été à l'origine d'une des photo-

thèques étudiées ¹⁰. La vision des collections comme étant sous-tendues par des logiques essentiellement cognitives repose sur un réductionnisme historique, déjà discuté dans le cas des musées où la collection ne précède pas toujours l'exposition ¹¹.

Là où le chercheur retrouve ses prérogatives, c'est dans l'activité textuelle de légendage des images, jugée incontournable : tant qu'une image n'est pas légendée, elle n'est pas accessible. Ce légendage est en effet toujours validé au plan scientifique.

La distinction entre texte et image est donc structurante pour les pratiques. Elle permet aux acteurs d'isoler un espace de la logique cognitive et de la légitimité scientifique (celui du texte) des espaces mixtes et soumis à différentes tensions qui sont ceux de la communication. Tout se passe comme si les acteurs de la communication et de la recherche avaient égale légitimité pour intervenir sur l'image scientifique, ce qui n'est pas le cas du texte (et surtout de la légende) qui reste une prérogative scientifique.

Le texte peut cependant être sous-tendu, voire « colonisé », par une logique communicationnelle : il s'agit de vulgariser les textes, mais également de les mettre aux normes documentaires (mots clés, champs à remplir, etc.). Si les chercheurs gardent la maîtrise sur le contenu de la légende, l'organisation générale du texte leur échappe, car il résulte en partie d'un « architexte » (Souhier et Jeanneret, 1999) conçu à la fois par les sociétés informatiques et les documentalistes. La structure formelle d'une interface informatique, agissant comme une norme externe à la norme scientifique, détermine certaines caractéristiques du texte produit.

Raph : *Par exemple, on leur envoie ce genre de modèle (elle le montre).*

Nous en avons déjà rempli une partie (photographe, etc.) et lui doit mettre la légende : l'objectif de la recherche (nous, on se sert de ce qu'il a mis là, qui est l'explication de la vue, avec l'objectif que l'on remet dans le texte de la légende), la localisation géographique (là ils ne comprennent pas toujours ce qu'il faut mettre, mais cela n'a pas d'importance, on ne l'utilise que rarement), et puis on leur demande des propositions de mots clés. Ensuite, quand c'est passé par chez nous... [elle cherche un exemple] Voilà, par exemple on a remis : « cette expérience permet l'étude des propriétés électroniques d'un nano-objet unique » : on n'a pas remis « polymères conjugués », donc moi, quand je révise, puisque je suis caution scientifique et documentaire, je regarde s'il y a ce qu'il faut au niveau scientifique, si les mots clés sont les bons par exemple, là, ce n'est pas bon).

10. Il s'agissait de la production d'un ouvrage commémorant l'anniversaire des 50 ans de l'IRD.

11. Voir notamment le numéro 10 de la revue *Médiamorphoses*.

Une production d'identités institutionnelles

Les logiques médiatiques et documentaires que nous venons de présenter s'exercent dans le cadre de services ou de départements qui prennent en charge l'identité de l'organisme scientifique. Ils défendent dans le même temps leur propre identité non seulement en tant que structures autonomes dans l'institution, mais aussi comme acteurs d'un réseau de professionnels de la communication ou de la documentation. La sphère de la communication professionnelle s'autonomise ainsi à tous les niveaux : dans la production d'images, dans la structuration institutionnelle et dans la communication inter-institutionnelle (profusion des chargés de communication et création d'un « milieu » professionnel). C'est cette logique qui permet de comprendre la signification des objets spontanément donnés par nos interlocuteurs : reportages commandés à des photographes extérieurs, productions éditoriales propres au service (brochures, modes d'emploi de la photothèque), organigrammes des services. Ces objets témoignent de la capacité d'un champ à réaliser ses propres productions et à s'être suffisamment autonomisé pour communiquer sur lui-même.

Les responsables de services d'information et de communication se donnent une double mission : produire l'identité communicationnelle de l'institution (son « image » médiatique), et faire reconnaître les professions de la communication au sein de l'organisme en leur donnant une visibilité. On repère des logiques d'autopromotion (édition de modes d'emploi sous forme de brochures réalisées avec soin, d'actions de communication pour promouvoir les services, etc.), et des jeux de positionnements entre un travail professionnel (dont on valorise les performances et les spécificités en tant que « métier ») et des logiques stigmatisées comme étant de l'amateurisme car non professionnalisées. La situation d'enquête est l'occasion d'affirmer une certaine connivence avec la position du chercheur en sciences sociales intéressé par le fonctionnement des sciences, mais en relative position d'extériorité par rapport aux chercheurs de l'organisme proprement dits. C'est ainsi que nous nous sommes retrouvés dans les mêmes séminaires avec certains de nos informateurs.

Mais la revendication de la prise en charge de l'image de l'institution n'est pas toujours dépendante des pratiques et valeurs de la communication professionnelle. Le directeur d'une banque d'images, professionnel de l'audiovisuel qui a longtemps travaillé avec la micro-cinématographie au sein des laboratoires de son organisme pour aider les biologistes, n'est pas considéré comme appartenant au monde de la communication par la directrice de communication, alors qu'il se met au service de l'image de son institution et la promeut en réalisant des expositions. Dans ce dernier cas, il n'y a pas affirmation d'une nécessaire autonomisation d'une fonction communi-

cationnelle, considérée comme relevant d'une logique interne à l'activité scientifique.

Les entretiens montrent une disqualification des profils issus des métiers du cinéma et de l'audiovisuel, et une valorisation de profils issus des médias et du management. De même, il y a disqualification de profils professionnels issus de missions et d'évolutions internes à l'institution au profit de compétences acquises à l'extérieur, dans les formations spécialisées (communication événementielle, journalisme, marketing, management). Ce mouvement est à la fois structuré et structurant : il conduit à l'autonomisation de la communication et à la promotion mutuelle de logiques d'innovation et de professionnalisation. Ce qui est en jeu, ce ne sont pas uniquement des profils, des postes, des métiers : ce sont également les valeurs qui leur sont associées et qui entrent en confrontation. Nous nous référons ici aux valeurs comme étant les représentations qui suscitent des jugements moraux dans le cas où l'identité des sujets est menacée au contact d'autres acteurs sociaux, notamment dans les rapports au travail (Sainsaulieu, 1988). Ces valeurs se positionnent au sein d'un champ de concurrence et de légitimité, où circulent des représentations relativement consensuelles de deux pôles d'attention (et presque d'extériorité) qui justifient la pratique et l'orientent : le rapport aux chercheurs et le service au public. Le professionnalisme s'exprime par contraste avec l'incompétence communicationnelle des chercheurs, et il se justifie à partir de la mission d'un service au public. Entre ces deux bornes, le champ de concurrence opère des distinctions : compétences informationnelles de la documentaliste ou de l'iconographe, compétences médiatiques des photographes, des réalisateurs ou des journalistes, compétences communicationnelles des chargés de communication et attachés de presse, compétences managériales de responsables de services. Pour autant, ce champ ne recouvre pas une chaîne fonctionnelle de collaborations qui irait des métiers les plus centrés sur la technique vers les métiers de l'organisation. Chacun affirme l'autonomie et les valeurs de sa propre sphère de compétence. Dans ce champ, certains incarnent une position type : par exemple une responsable d'un département de communication, issue des métiers de la communication, développe une opposition de principe entre information et communication¹². En revanche, d'autres assument des positions construites plus localement et qui se définissent par relation ou réaction à un contexte. Par exemple, certains défendent des logiques scientifiques au sein d'une activité de communication. D'autres mobilisent une rhétorique communicationnelle pour

12. L'opposition entre « information » et « communication » est structurelle au sein de la 71^e section du CNU (Sciences de l'information et de la communication) et recouvre aussi bien des formations théoriques et professionnelles que des publications.

qualifier des actions que des chargés de communication ne reconnaîtraient pas comme communicationnelles.

AGIR ET ORGANISER :

LE FONCTIONNEMENT DES RÉSEAUX SOCIAUX ET DISCURSIFS

Après avoir décrit certaines caractéristiques du passage de la priméité à la secondéité, c'est-à-dire de ce qui est potentiel à ce qui s'actualise dans des relations, nous allons montrer, avec l'analyse des réseaux sociaux et discursifs, comment les phénomènes que catégorise la secondéité sous-tendent la mobilisation de normes ou l'élaboration de procédures.

Sous les organigrammes : les réseaux informels

Les entretiens font apparaître des réseaux informels et des filiations. Tout d'abord, dans les années 1970, les politiques d'indexation documentaire des publications scientifiques inspirent la formation de groupes de travail informels qui élaborent des normes pour la création de bases de données. Ces groupes sont constitués par des acteurs de l'Information Scientifique et Technique rattachés au ministère de la Recherche ou à des institutions de recherche (CNRS, MSH). Cependant, les banques d'images photographiques ne sont pas une stricte émanation de logiques documentaires appliquées aux publications scientifiques. La préoccupation pour l'image et plus précisément pour la photographie se structure autour de projets médiatiques et éditoriaux comme la réalisation d'un livre pour les cinquante ans d'une institution scientifique, ou encore la réalisation d'une exposition. Dans les années 1990, à la faveur de contrats obtenus au ministère de la Recherche, des équipes se forment : elles comprennent des documentalistes, des gens de l'audiovisuel et des chercheurs. C'est dans ce contexte que sera créé Serimedis, un regroupement des banques d'images d'un ensemble d'établissements de recherche.

Il y a donc convergence entre des préoccupations d'information documentaire, une logique à la fois patrimoniale et événementielle (la célébration de grands chercheurs, ou les anniversaires d'institutions), et des productions éditoriales ou médiatiques. Les futurs responsables des photothèques articulent entre les années 1970 et 1990 différents réseaux et compétences. Parmi les profils et parcours de ces acteurs, on trouve par exemple une diplômée de pharmacie passée au décodage des articles et

revues puis à la constitution de thésaurus documentaires, et enfin à la gestion d'une banque d'images ; un professionnel de l'audiovisuel issu de l'école Louis Lumière passé à la microphotographie scientifique et à la photographie, puis devenu responsable des relations presse et relations publiques, et enfin créateur d'une banque d'images ; une monteuse ayant travaillé pour l'OTAN, passé un concours pour passer de la cinémathèque à la photothèque, puis engagée dans le cadre de la réalisation d'un livre sur les cinquante ans d'un organisme scientifique, ce qui aboutit à la création de la banque d'images. Les parcours reflètent une intense créativité pratique et organisationnelle. Même si ces acteurs ont des parcours très différents, ils se ressemblent dans la manière dont ils rendent compte de ces parcours : revendication du « bricolage », capacité à mobiliser des réseaux d'acteurs différents, ingéniosité technique et organisationnelle, et mobilité professionnelle forte soit dans une même structure, soit entre diverses structures. Il est significatif que la création des banques d'images se soit appuyée sur la réponse à des appels d'offres de recherche-développement, qui au plan institutionnel jouent sur des frontières entre recherche, ingénierie, et production culturelle.

Bart : Quand j'ai créé ce système, surtout, c'était parce que j'avais eu l'aide du ministère de la Recherche, puisque j'avais répondu à un appel à propositions pour constituer cette base de données, avec de la part du ministère un engagement moral de ma part d'essayer de faire quelque chose qui soit évolutif dans le temps.

On voit poindre un paradoxe : les étapes de la construction des banques d'images, avec mobilisation de réseaux informels, de profils atypiques, et d'une pratique du bricolage, aboutissent finalement à la constitution d'une sphère de la communication professionnelle et une « rationalisation » des carrières, conduisant à sa progressive autonomisation et à la disqualification du bricolage inaugural. La génération des pionniers paraît aujourd'hui relativement sacrifiée sur l'autel du management et de la rationalisation des pratiques. D'une certaine manière, cette concurrence a été induite par les pionniers eux-mêmes, qui ont mobilisé la rhétorique de l'intérêt d'une promotion de « l'image de l'institution », ouvrant ainsi la voie à l'arrivée de professionnels de la communication rationalisée.

Relations interpersonnelles et relations fonctionnelles : des modèles de la communication en tension

Les enquêtés assument avec fierté la qualité des relations interpersonnelles qu'ils ont construites avec un large réseau. Plus rarement, certains mettent plutôt en avant l'organisation fonctionnelle.

Pour l'un des enquêtés, la qualité des relations interpersonnelles va de pair avec un investissement passionné dans le travail, bien antérieur à la création de la photothèque. Il évoque les week-ends passés à chercher des solutions techniques pour des laboratoires. En tant que responsable de la photothèque, il entretient des relations très fortes avec des chercheurs qui n'hésitent pas à le déranger chez lui, le soir, pour disposer d'images en urgence pour des conférences. Ce rapport au métier où sont explicitement mises en avant les valeurs de la passion, du contact, est particulièrement revendiqué dans le cas des profils « bricoleurs » inventifs identifiés plus haut. Ce type d'acteur assume un contournement de procédures bureaucratiques au nom de l'efficacité et d'une nécessaire confiance, ce qui conduit à régulariser a posteriori, via les institutions, des accords passés entre personnes.

Or la rationalisation des pratiques amène des mesures et des dispositifs qui restreignent voire interdisent le développement de liens interpersonnels : un photographe récemment rattaché à un service de communication se voit interdire de travailler directement à la demande des chercheurs de son organisme.

Dafi : Au début, il y avait deux personnes qui pouvaient faire de la prise de vues... Mais en fait, le labo photo n'existe plus. En fait, j'ai été rattaché à la direction de la communication. Maintenant, j'ai instruction, si un chercheur me demande de venir photographier quelque chose, de dire « je ne suis plus habilité à le faire ». Si la direction de la communication, pour ses besoins internes, pour n'importe quelle utilisation de l'image, me demande de faire une photo, je vais la faire. Si c'est un chercheur, je ne peux pas.

On constate de fait chez certains responsables la valorisation d'une structuration fonctionnelle des rapports professionnels. Ils rendent compte de leurs relations en présentant des documents techniques et administratifs : organigrammes, modes d'emploi de la structure. Les récits excluent les anecdotes et valorisent les profils professionnels bien identifiés.

La confrontation de logiques est parfois flagrante. C'est parce qu'il était disponible en permanence et très inventif au-delà de son travail au sein des laboratoires qu'un des enquêtés s'est vu confier par la direction la tâche de faire des reportages photos pour l'institution. C'est cette même attitude qui le fragilise aujourd'hui dans le service de communication dont il dépend.

Ce que cette tension révèle, c'est une incompréhension qui naît de la mobilisation de modèles de communication très différents. Pour ceux qui revendiquent l'efficacité du bricolage, il faut avant tout se comprendre à l'échelle interpersonnelle et c'est cette compréhension qui crée une dynamique de collaboration et de travail collectif. Pour d'autres, qui revendi-

quent un professionnalisme de la communication rationalisée, les collaborations ne se situent plus à une échelle interindividuelle mais dans une conception « systémique » à l'échelle d'une organisation. Dans les deux cas, ce que les acteurs identifient et qualifient de « communication » est central, mais recouvre des modèles divergents. Il ne s'agit pas d'interpréter cette tension entre deux pôles comme l'actualisation de deux ensembles de caractéristiques opposées terme à terme : il n'y a pas d'un côté des bricoleurs inventifs et de l'autre des professionnels efficaces. L'inventivité peut parfaitement se traduire dans la réalisation d'organigrammes fonctionnels, de même que des modes de faire informels peuvent être très efficaces.

Filiations et héritages

Quel que soit le profil des acteurs et leurs divergences, les entretiens font apparaître la référence à des prédécesseurs devenus figures de référence. Ces hommages ne surprennent pas de la part de ceux qui privilégient les relations interpersonnelles, mais ils sont également présents chez ceux qui promeuvent des relations fonctionnelles rationalisées.

Ainsi, Stan cite de nombreuses fois Bart dans le récit de son parcours professionnel et déclare : « Moi j'ai fait le Bart à mon tour » pour évoquer son rôle de formation et d'animateur de réseau au sein de Gamma Recherche. Plus significatif encore, au cours de l'entretien, elle nous interpelle pour vérifier que Bart constitue bien une référence pour nous également : « et dans cette période-là – c'était en 1994 – il y avait un ministère de la Recherche qui voulait que la science aille vers le citoyen, c'était une époque, et ils ont lancé des appels à projets. Bart en a bénéficié en 1991, je crois : il ne vous l'a pas dit ? ? »

Bart, quant à lui, s'inspire de Tomy :

Bart : Ben, mon parcours au sein de Beta Recherche, c'est vrai qu'il a été un peu exceptionnel, dans la mesure où bon... j'ai fait un parcours de 40 ans avec des démarches dans des domaines différents, c'est quand même très atypique, c'est vrai. Et dans le domaine du microcinéma, y'a Tomy qui s'est occupé du microcinéma et qui est au Vésinet, et qui a aussi un parcours, dans un laboratoire, où il a vécu beaucoup sur le travail qui a été fait dans le cadre de l'unité dans laquelle il était, et qui a poursuivi, mais en fait il est Alpha Recherche et il travaille à Beta Recherche. Donc il a un travail, lui, dans le domaine du microcinéma, qui est intéressant, parce qu'il a aussi essayé de faire des choses, et moi, tout ce travail que j'ai fait pendant des années a fait qu'en 93, ayant mis en place et créé le serveur Iconos, Beta Recherche s'est dit il est peut-être temps qu'on lui donne des moyens parce que j'ai toujours tout fait... en homme-orchestre ! Bricolage, et tout. Et du coup, c'est comme ça qu'on a créé un bureau pour de l'image, pour la production des images.

Chez ceux qui promeuvent des relations fonctionnelles rationalisées, ces références sont également présentes. Ainsi, Glad dont le discours est caractérisé par le primat de la fonction sur la personne, dans l'exercice quotidien du travail, se constitue comme une héritière de personnalités désignées par leur nom :

Glad : Si vous voulez, les grandes références, pour moi, c'est Mark, Lucy et Suze. Et à l'époque, c'est Suze, qui ensuite est devenue directrice du département quand Lucy est partie... Mais Suze, pour moi, n'était pas une grande directrice de la communication, enfin qui n'a pas été à la hauteur de Lucy, par contre c'était une responsable d'édition comme on en a peu. C'est-à-dire que vraiment, c'était une très grande dame de l'édition. Et quand elle dirigeait le pôle Éditions, c'était une pure merveille. À la fois en tant que qualité graphique, et en termes de cohérence de collection, c'était quelque chose de magnifique. Vraiment. Un grand talent. Moi je travaille toujours avec elle. Et c'est elle qui nous a donné le logo. Je me considère l'héritière de... enfin, quand je suis arrivée, ce que j'ai trouvé dans mon escarcelle, dans les choses positives, c'est ce logo, qui est extrêmement bien conçu, qui nous identifie, et qui dit tout de suite qui on est.

On peut mettre en rapport la convocation de normes conceptuelles, par exemple un modèle de communication, avec la référence à des figures comme instance de légitimation de ces normes. Se manifeste ainsi un double ancrage des normes auxquelles les acteurs se réfèrent : dans un espace extérieur (notamment les métiers de la communication), et dans une temporalité antérieure. Ce faisant, les acteurs légitiment doublement leur droit et leur capacité à élaborer des procédures internes à leurs pratiques. On voit à travers ces constats qu'il est insuffisant d'évoquer un processus d'actualisation des normes, puisque ce qu'on observe relève de la saisie de plusieurs instances de légitimation de la pratique, externes à l'espace et à l'actualité de cette pratique. Il en découle une créativité dans le domaine de l'élaboration de procédures qui ne sont pas une émanation mécanique des normes, ni une poésie de la pure créativité des acteurs.

La montée des métiers de la communication et la création de réseaux endogames

Lorsqu'elles précisent leurs liens aux chercheurs, les documentalistes font souvent état de relations avec des chargés de communication des laboratoires ou des établissements. Tout se passe comme si ce qui était premier chez l'interlocuteur du laboratoire, bien qu'il soit chargé de communication, était son rattachement à la sphère professionnelle de la recherche.

Ensuite, lorsque nous rencontrons ceux qui sont désignés comme des clients privilégiés des photothèques, ceux-ci ne se qualifient pas forcément comme « clients » mais se décrivent comme membres du réseau ou collègues intéressés à la communication scientifique.

Ces constats basés sur le discours des acteurs décrivant leurs relations sont renforcés par la description qu'ils font de leurs pratiques. Sur le site web de la photothèque du CNRS, certains liens vers les laboratoires aboutissent à des communiqués de presse, qui ensuite seulement renvoient vers les pages des laboratoires. Ces pages sont souvent mises en forme par des chargés de communication aidés de webmestres.

Cette articulation systématique entre acteurs et discours de la communication est particulièrement nette dans les grands organismes qui ont des moyens importants, mais apparaît également dans les petites structures. Elle révèle une autonomisation de la sphère de la communication professionnelle, qui crée peu à peu son propre espace à la fois social et discursif, en empiétant sur celui du laboratoire et de la photothèque. Même si se maintient dans le discours une équivalence du type « laboratoire = sphère de la recherche », il n'est plus pertinent de décrire un intérieur de la science qui coïnciderait avec les limites de l'institution scientifique : la communication, ses acteurs, ses pratiques et ses discours colonisent peu à peu tous les espaces disponibles, et créent une sphère autonome, alors même que ces acteurs se représentent leur action comme une simple mise en relation entre différents espaces.

Raph : Alex peut vous donner un aspect général, car c'est elle qui a vision sur les contacts, en tant que responsable de la photothèque. Par exemple au niveau des utilisateurs, des reportages, des collaborations avec les agences photos, etc. Elle voit vraiment comment se situe la photothèque par rapport à toutes ces actions de communication. Comme je vous le disais, elle est au niveau éditeur et images : elle maîtrise donc l'aspect sélection des images qui vont entrer dans la base ; et aussi le côté diffusion des images. C'est elle, en général, qui assure tous les contacts extérieurs. Côté exposition, il y a Chapy, qui s'occupe aussi des festivals : elle s'occupe des images animées, parce qu'elle présente des films dans des festivals, autour d'un chercheur, elle crée des kits : « un film, un chercheur », dans le cadre de festivals ou de journées de communication autour de la science, qui sont organisées par les collectivités locales. Elle s'occupe en ce moment d'un festival à Noirmoutiers, sur des thèmes comme la pêche l'an dernier, le littoral cette année. Elle sélectionne les films qui vont être projetés au festival, c'est toute la partie valorisation des images d'Alpha Recherche, que ce soit fixe ou animé. Elle récupère toutes les demandes des gens, des collectivités, ou même des écoles.

On peut interpréter le phénomène de l'autonomisation socio-discursive de la communication sous la forme d'un schéma synthétique.

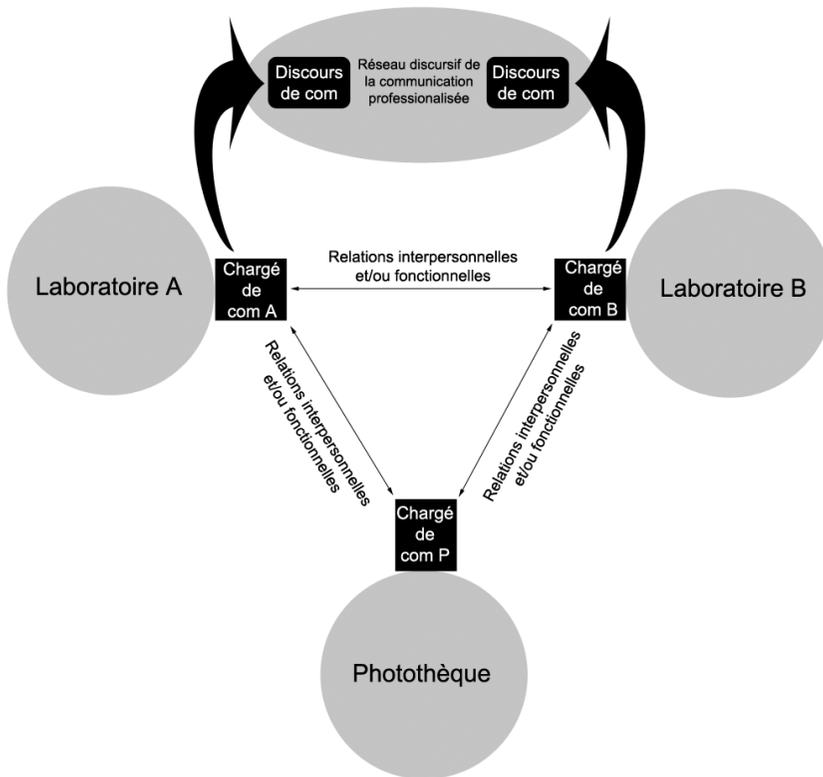


Schéma de l'autonomisation socio-discursive de la communication

LES NORMES EN CONFRONTATION

Après l'examen des phénomènes qui relèvent de la secondéité (catégorie des relations), il convient d'aborder le passage de la secondéité à la tercéité, c'est-à-dire le niveau des normes, des habitudes, des conventions. Les processus de légitimation sont déterminants dans les liens entre ces deux dernières catégories. Nous avons examiné la manière dont la norme communicationnelle devenait un opérateur de légitimité pour les acteurs des photothèques, mais cette norme n'est pas la seule à intervenir dans les pratiques. Nous en avons identifié un certain nombre. Nous repérons comme normes ce que les acteurs formulent comme des principes ou des schémas directeurs de l'action, qui apparaissent de façon récurrente.

Norme du respect de la légitimité scientifique

L'un des systèmes de normes qu'on rencontre de manière évidente est la norme de respect de la légitimité scientifique. Elle se traduit par l'attachement aux exigences de rigueur, par la référence à des chercheurs, par l'expression d'un souci du sérieux scientifique, etc. Constamment évoquée dans les entretiens, cette norme n'assure cependant pas la légitimité de celui qui la défend pour imposer ses façons de voir ou ses manières de faire. Elle contraint assez peu les pratiques de production et de diffusion d'image : la contrainte opère dans le légendage. Les documentalistes attendent que les chercheurs aient légendé les images avant de les mettre en ligne. Les chercheurs interviennent comme instances de validation¹³. En revanche, les images produites sont souvent des reportages photographiques commandés à des photographes extérieurs ou réalisés par des journalistes, et le rubricage ne suit pas des logiques liées aux disciplines, aux laboratoires ou à la recherche. Il est généralement thématique ou événementiel.

Stan. : C'est comme cela, avec des occasions. J'ai fait un tapage à la 10 millièmè photo. J'ai fait une exposition avec 100 photos extraites de la base Indigo. La 10 millièmè photo, celle qui avait le numéro 10 000, a été prise au Burkina-Faso. On a fait deux jeux de l'expo, un pour ici, et un inauguré le même jour au Burkina. Parce qu'il est hors de question que des photos prises dans ces pays-là ne soient vues et consommées que par ces pays-ci.

Norme technique

Le second système de normes que l'on rencontre est technique : la norme informatique impose des formats de fichiers spécifiques, qui, parce qu'ils sont des formats professionnels, induisent des contraintes pratiques. La prise de vue photographique peut ainsi ne plus relever de l'activité de recherche, mais s'inscrire dans la production de documents destinés à un usage éditorial professionnel (impression d'affiches, de brochures, etc.).

Bart : Ça veut dire qu'en fait le scientifique – moi je me dis qu'il est quand même important aussi de se... que chacun a son travail – le scientifique est là pour faire un travail de scientifique, et le travail de l'image, Photoshop... bon, mon épouse baigne là-dedans maintenant depuis des années, l'utilise déjà pas complètement, mais un scientifique qui va utiliser Photoshop va faire des opérations qui font qu'on n'a pas toute

13. Sur les instances de validation scientifique dans les musées de sciences, voir Natali (2007). Dans cet article, Natali décrit lui aussi un effritement du poids des scientifiques dans la validation des discours à propos de sciences.

l'information, qu'on perd des informations, et qu'on ne peut pas les réutiliser après. Donc vous voyez ma démarche en termes de qualité au niveau de Beta Recherche. Cette démarche aujourd'hui va commencer à payer, puisqu'en fait à partir de ce site, j'ai obtenu [...] l'acquisition d'un nouveau serveur qu'on va mettre en place et qui va nous permettre de robotiser tout ce qui est image.

Soulignons que les contraintes spécifiques de cette norme risquent de dissuader une remontée d'images déjà problématique depuis les laboratoires. Un enquêteur défend ces normes quitte à devoir compenser la distance ainsi établie avec les chercheurs par un surcroît d'implication personnelle. L'apparition de services entièrement conçus et structurés autour de plateformes techniques (par exemple Spirale, sur le campus de l'Université Lyon I) peut être analysée comme l'expression d'une norme technique n'émergeant pas des usages mais s'autonomisant et s'inscrivant dans l'organisation des établissements.

Ces constats rejoignent ceux d'une précédente recherche que nous avons menée dans le contexte du monde des bibliothèques universitaires (Babou et Le Marec, 2003) : la rationalisation des pratiques par la technique n'est pas spécifique des banques d'images, mais s'inscrit dans un ensemble de processus à l'œuvre dans les institutions.

Norme communicationnelle

La norme communicationnelle mobilise un modèle de la communication, issu du champ académique à l'origine, mais qui est devenu un schéma d'action : il s'agit du modèle « émetteur → message → récepteur ». Le récepteur est considéré comme le public, la « cible » par rapport à laquelle se détermine l'ensemble du processus de communication. Ce public, constamment revendiqué comme celui au nom duquel il faut – ou ne faut pas – faire un certain nombre d'actions de communication (le public aimerait tel ou tel type d'image, serait sensible à tel ou tel type de discours, de dispositif, souhaiterait tel ou tel format, etc.), est en réalité la plupart du temps une instance abstraite. En effet, il est très présent dans le discours des acteurs au point que ceux-ci en viennent à légitimer leur vision en tant qu'experts du public, même si cette expertise mobilise peu de démarches de construction de connaissances sur les publics, ou plus fondamentalement, de réflexion sur le phénomène même du public ¹⁴.

14. Dans le cas des expositions « images et sciences », le « public » ne se superposait nullement aux acteurs réellement touchés et mis en contact avec le responsable de la banque d'images par l'exposition. Celle-ci a en effet permis de constituer un réseau de relations construites pendant le vernissage et les événements associés à l'itinérance.

Cette norme communicationnelle explique également l'attention portée à la réalisation de photographies d'allure scientifique (prises de vues au grand angle, chercheurs en blouses blanches, tubes à essais, ambiances très colorées, etc.), qui en réalité ne témoignent en rien de la vie de laboratoire : elles constituent des artefacts fictionnels, des anticipations d'usages réalisées à partir d'une connaissance des attentes stéréotypées de certains attachés de presse. Ce phénomène, qui consiste à réaliser des images « techno », artificiellement saturées en couleurs et en cadrages au grand angle, a d'ailleurs été bien mis en évidence par Jean-François Ternay (2001).

Ces différentes normes peuvent coexister dans les pratiques et les discours : elles se confrontent ou s'appuient les unes sur les autres. Les acteurs peuvent revendiquer un souci de scientificité dans le contexte du développement d'un dispositif de publicité, ou bien ils peuvent promouvoir une logique médiatique au service de l'identité institutionnelle d'un organisme scientifique, ou encore des normes techniques sont mise en œuvre au nom d'exigences de communication, etc. Les valeurs sous jacentes à ces normes, et aux acteurs qui les portent, sont alors en concurrence. Pour s'exprimer, ces normes et ces valeurs nécessitent des opérateurs de légitimité qui correspondent soit à des filiations temporelles, soit à des discours externes à l'espace des pratiques où elles s'expriment. Ainsi, la mise en œuvre de procédures suffisamment légitimes pour s'imposer dans l'espace des pratiques est rendue possible par ces ancrages dans des héritages ou bien dans des discours : une norme ne s'applique pas en soi, telle quelle, sans un ensemble de médiations prenant appui sur des individus décrits comme figures de références, ou sur l'importation de concepts. Ce processus de mobilisation de normes externes ou d'héritages servant d'opérateurs de légitimité pour la mise en place de procédures inscrites dans les pratiques rappelle la manière dont Weber, dans le contexte de la sociologie des religions, décrit les liens entre les opérateurs de légitimité que sont les dogmes religieux ou la rationalité et les procédures que mettent en œuvre les sectes protestantes (Weber, 2002). Ces procédures qui structurent les pratiques ne sont pas de strictes émanations des dogmes, mais des formes de création rendues possibles par l'emprunt de légitimités extérieures aux pratiques.

CONCLUSION

La recherche confirme que ce qu'on appelle « circulation des savoirs » n'est pas uniquement une mise en circulation (d'objets, de représentations, etc.).

Tout déplacement implique une transformation de quelque chose, une production, un réagencement de ces représentations incarnées dans des productions matérielles. Par exemple, observer comment les images à propos de sciences « circulent » revient à observer la transformation de ces images, leur réutilisation au sein de dispositifs, et de nouvelles productions au sein des espaces sociaux qui s'organisent autour de cette « circulation ». Même lorsque les professionnels se représentent eux-mêmes leur tâche comme étant une mise en circulation ou une mise en accès d'images provenant de l'espace de la recherche à destination d'un public, cette tâche implique nécessairement des productions spécifiques. On se trouve alors confronté à un paradoxe. C'est au nom d'un modèle de la médiation comme opération de mise en relation transparente à elle-même que l'on développe des métiers, des services, des dispositifs techniques, qui doivent en principe, s'ils réussissent, ne laisser aucune trace dans l'opération de « transfert » qu'ils favorisent. C'est donc pour faire exister culturellement le modèle de la communication comme cheminement d'information entre pôles, que l'on multiplie à l'infini des intermédiaires qui créent leurs propres espaces, leurs propres rationalités pratiques, discursives et sociales, cognitives. Ce résultat recoupe une observation effectuée précédemment sur les bibliothèques : nous avons vu apparaître des objets (comme le post-it et certaines formes d'inscription) qui avaient vocation à disparaître du dispositif de présentation finale du savoir mais qui étaient pourtant essentiels à son existence et à l'affirmation d'un modèle de la communication par les acteurs. Il est possible que cette organisation de médiations construisant la communication mais destinées à disparaître lors de sa mise en forme conforme à un modèle, soit une dimension essentielle de tout processus de communication. Ce qui importe pour la recherche en communication, c'est de décrire soigneusement ces rationalités comme autant de faits sociaux et discursifs.

L'analyse du fonctionnement des banques d'images des organismes scientifiques fait apparaître plusieurs autres phénomènes fondamentaux. D'une part l'existence d'une pluralité de normes en confrontation, et notamment celle particulièrement « conquérante » de la communication professionnalisée. D'autre part, le fait que ces normes ne constituent pas des schémas d'action prédéfinis et disponibles en soi pour les acteurs, mais qu'à la fois elles structurent et dépendent de pratiques. Enfin, le fait que les acteurs peuvent se légitimer à partir de normes existant à l'extérieur de l'espace social où ils agissent pour fabriquer des procédures qui contraignent les pratiques au sein de cet espace, procédures qui ont des possibilités de devenir, avec le temps, des normes. Il y a engagement des acteurs dans ces processus qui dépassent largement les positionnements au sein d'un espace, d'un champ, de rapports de force. On peut donc à la fois ren-

dre compte des intérêts sociaux et des phénomènes de croyances dans des valeurs. On peut également rendre compte de l'articulation entre la liberté des acteurs et les contraintes idéologiques.

Cette recherche rejoint également certaines analyses des conditions idéologiques et structurelles des mutations des formes de productions des savoirs, en particulier, les nouvelles formes d'accumulation du capital dans la société dite de l'information et de la connaissance (Pestre, 2004 ; Laperche, 2003). Dans notre cas, nous l'avons dit, nous sommes partis de l'idée selon laquelle il n'existe pas de savoir en dehors de production matérielle destinée à la communication. Ce que nous avons observé à notre niveau, c'est que la professionnalisation de la communication joue un rôle important dans le processus de production considéré comme la fabrication d'un ensemble d'objets matériels (articles, ouvrages, bases de données, images, etc.) orienté vers un public. On tient là une articulation entre des phénomènes décrits à des échelles très globales, et des dynamiques locales et contextuelles.

Remerciements

Cette recherche s'inscrit dans une Action Concertée Incitative « Terrains, techniques et théories » du Ministère. Il s'agit de l'ACI « Approche comparative de dispositifs sociaux complexes : les relations entre sciences et médias », dirigée par Joëlle Le Marec. Nous remercions Christiane Kapitz et Marine Soichot pour leur aide à l'enquête.

BIBLIOGRAPHIE

BABOU, I., LE MAREC, J., (2003). De l'étude des usages à une théorie des « composites » : objets, relations et normes en bibliothèque, in E. SOUCHIER, Y. JEANNERET et J. LE MAREC [dir.], *Lire, écrire, récrire – objets, signes et pratiques des médias informatisés*, Paris, Editions BPI du Centre Georges Pompidou, p. 233-299.

BABOU, I., LE MAREC, J., (2004), Science, musée et télévision : discours sur le cerveau, *Communication et Langages*, (138), p. 69-88.

GRANJOU C., BARBIER M., (2004), Une nouvelle transparence dans la communication des savoirs et des incertitudes scientifiques ? Le rôle des agences. p. 227-238 in Actes du colloque « Sciences, médias et société », juin 2004, ENS-LSH.

HERT, P., (1998), *Jeux, écritures, espaces d'énonciation : contribution à une étude anthropologique de l'usage d'Internet en milieu scientifique*, thèse de doctorat en sciences de l'information et de la communication sous la direction de Baudouin Jurdat, Université Strasbourg I.

JEANNERET Y., (1998), *L'affaire Sokal ou la querelle des impostures*, Paris, PUF.

LAPERCHE, B., (2003), Les critères marchands d'évaluation du travail scientifique dans la nouvelle économie : la science comme « force productive » et « outil marketing », *Innovations*, 1(17), p. 105-138.

- LATOUR, B., FABBRI, P., (1977), La rhétorique de la science. Pouvoir et devoir dans un article de science exacte, *Actes de la recherche en sciences sociales*, (13), p. 81-95.
- LE MAREC, J., (2002), Situations de communication dans la pratique de recherche : du terrain aux composites, *Études de communication*, (25), p. 15-40.
- LEFEBVRE, M., (2006), Les écrits scientifiques en action. Pluralité des écritures et enjeux mobilisés, *Sciences de la société*, (67), p. 3-16.
- NATALI, J.-P., (2007), Le rôle des scientifiques dans les productions muséales : légitimité, validité et pertinence d'énonciation dans la mise en culture de la science, *Culture et musées*, (10).
- PEIRCE, Ch. S., (1978), *Écrits sur le signe*, Paris, Le Seuil.
- PESTRE, D., (2004), Le nouvel univers des sciences et des techniques : une proposition générale, in A.Dahan, D. Pestre (dir.), *Les sciences pour la guerre 1940-1960*, Paris, Éditions de l'EHESS.
- SAINSAULIEU, R., (1988), *L'identité au travail*, Paris : Presses de la fondation nationale des sciences politiques.
- SOUCHIER E., JEANNERET, Y., (1999), Pour une poétique de l'écrit d'écran, *Xoana*, (6-7), p. 103-104.
- TERNAY, J.F., (2001), *De la mise en forme à la mise en scène : analyse critique de l'appropriation des images scientifiques dans des contextes de diffusion des sciences*, Thèse de doctorat en sciences de l'éducation, Paris, Université Paris XI.
- VINCK D., (2007), *Sciences et sociétés : sociologie du travail scientifique*, Paris, Armand Colin.
- WEBER, M., (2002), *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Flammarion.

Igor BABOU est maître de conférences à l'École Normale Supérieure Lettres et Sciences humaines, Laboratoire « Communication, Culture et Société »

ADRESSE Laboratoire « Communication, Culture et Société »
 École Normale Supérieure Lettres et Sciences humaines
 15 parvis René Descartes
 69342 Lyon cedex 7 (France).

COURRIEL Igor.babou@wanadoo.fr

Joëlle LE MAREC est professeur à l'École Normale Supérieure Lettres et Sciences humaines, Laboratoire « Communication, Culture et Société »

ADRESSE Laboratoire « Communication, Culture et Société »
 École Normale Supérieure Lettres et Sciences humaines
 15 parvis René Descartes
 69342 Lyon cedex 7 (France).

COURRIEL jlemarec@neuf.fr

ABSTRACT : PROFESSIONAL COMMUNICATION IN SCIENTIFIC INSTITUTIONS. AN AUTONOMIZATION PROCESS

This paper, based on empirical observations and on a sociosemiotic framework, questions the homogeneity and the respective boundaries of science and communication. An enquiry has been completed on image banks of the main french research institutions. The initial idea was to observe and describe a midfield between scientific production and spread to the media and patrimonial or educational institutions : we thought to look at a circulation and transformation process of scientific pictures. These facts do exist, but they can't explain all the phenomenons that one can observe. The analysis of "dispositifs", practices and discourses of the actors involved in the spread of scientific pictures shows that one can't explain these phenomenons using concepts such as "circulation" and "spreading" that are not appropriate. On the other hand, one can notice the setting up of a body of editorial, mediatic and institutional productions within which several systems of norms confront each other and hinge upon a legitimation process of professional practices. One can observe, inside scientific institutions, an autonomization of the communication practices that create or import specific rationalities. The classic boundaries between sciences, communication and society must be reconsidered.

KEY WORDS : scientific picture, image bank, communication, scientific institution, professional practice, organisation.

RESUMEN : COMUNICACION PROFESIONAL EN INSTITUCIONES CIENTIFICAS : UN PROCESO DE AUTONOMIZACION

Examinamos en este articulo las fronteras entre ciencia y comunicación, utilizando una investigación empirica y un enfoque sociosemiotico. La investigación fue realizada en las fototecas de los principales establecimientos de investigación franceses. Al principio, queríamos describir un espacio intermedio entre producción "puramente" científica y difusión hacia medias o instituciones culturales o educativas, siguiendo el proceso de circulación y de transformación de las imágenes científicas. Lo que observamos es diferente : en las fototecas ellas mismas, hay muy numerosas producciones editoriales, mediáticas, institucionales. Se enfrentan normas muy diferentes, activadas por procesos de legitimación de diferentes lógicas profesionales. Las prácticas de comunicación se profesionalizan y se autonomizan, importando su racionalidad específica, y las fronteras entre ciencia y comunicación deben ser interrogadas.

PALABRAS CLAVES : imagen científica, fototeca, comunicación, institución de investigación, practica profesional, institución, organización.